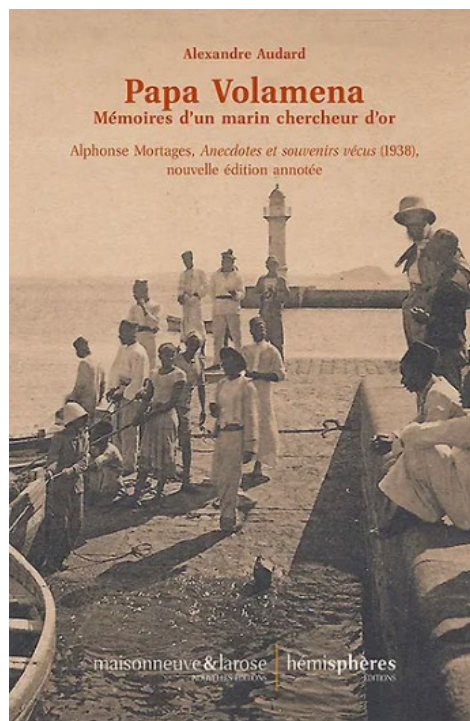


Alphonse Mortages, sa vraie vie

Alphonse Mortages a eu une vie avant d'arriver à Diego-Suarez en 1897. Né en 1866, il a parcouru déjà une bonne partie du monde, de La Havane à Boston, de l'Inde à la Chine. Ses *Mémoires*, qu'Alexandre Audard édite et annote



copieusement dans *Papa Volamena. Mémoires d'un marin chercheur d'or*, ne le font d'ailleurs débarquer à Madagascar qu'au chapitre 18. Il en reste dix, mais près d'un demi-siècle d'une vie bien remplie au cours de laquelle il va devenir un personnage de premier plan, dans une ville sur laquelle il n'aurait pourtant pas misé grand-chose quand il l'a découverte.

« À son arrivée, beaucoup de colons ont déjà quitté les lieux et les casernes se vident progressivement. “Diego-Suarez était une ville qui ne paraissait pas sujette à un

grand avenir” se remémore-t-il. »

Les hasards de l’Histoire conduisent à de grands changements dès l’année suivante : Diego-Suarez devient point stratégique de la flotte, au moment précis où Alphonse Mortages quitte la *Gironde* où il sert comme matelot, pour s’installer en un lieu où bientôt afflueront les militaires.

Il noue en outre une relation privilégiée avec le colonel Joffre, que Gallieni a chargé de fortifier le port. Non seulement Joffre est présent, en 1900 – sa mission débute –, à la première union civile de Mortages, mais il y fait office de père pour le marié. Alexandre Audard explique en partie leur rapprochement par leurs origines communes : ils sont Roussillonnais et cultivent le goût de la langue catalane, ce qui ne devait pas être si fréquent à Madagascar. C’est donc tout naturellement qu’ils dînent ensemble chaque mois et ils resteront en contact au moins jusqu’en 1927, une lettre reproduite dans les Mémoires en témoigne.

Petit restaurateur au point de départ – il n’avait pas d’autre projet –, Mortages deviendra rien de moins que le *Vatel malgache*. Sans aller jusqu’à sacrifier sa vie, comme le fit François Vatel, cuisinier de Louis XIV qui se suicida en 1671 parce

que... le poisson était en retard.

Alexandre Audard a tout lu autour de Mortages. Sa longue préface et les notes qui éclairent les Mémoires sont rédigées avec un soin presque maniaque, de sorte que rien ne nous semble étranger dans le parcours effectué entre le texte et les plus de 400 compléments d'information fournis en bas de page. Quant à la liste des documents dans lesquels il a puisé, elle occupe quinze pages de l'ouvrage. C'est pour le moins impressionnant.

Cela ne traduirait cependant qu'un goût très universitaire pour les sources si le résultat n'était pas ce qu'il nous donne à lire : un récit circonstancié qui double (et parfois corrige) celui de Mortages lui-même. Car, comme chez tout autobiographe, il arrive que les faits soient, sinon embellis, au moins déformés.

Le piquant de l'affaire, c'est que Mortages s'est mis à la rédaction de ce texte pour corriger les exagérations qui avaient fait de lui un personnage de légende. Et peut-être aussi pour éviter d'avoir à répéter sans cesse les mêmes histoires dont ses auditeurs étaient friands. Alexandre Audard cite Étienne Crouzet, qui rencontra Mortages en 1940 :

« Dans ce qu'il racontait, il était très

difficile pour ceux qui l'écoutaient de discerner ce qui était histoire vraie de sa vie, ou rêverie sans cesse embellie par la nostalgie de ses fastes et de ses prodigalités passées. Mais c'était si prenant, qu'il paraissait normal pour ses auditeurs que cet être à la vie d'exception s'installât de son vivant dans sa légende. »

Mais comment passe-t-on de *Vatel malgache* à *Papa Volamena* ? Jusqu'en 1905, la fortune et la renommée de Mortages repose sur son sens des relations publiques (on passe sur son statut de fournisseur en aliments divers, jusque pour la flotte russe quand elle se trouvait dans les parages) autant que sur la qualité des établissements successifs ouverts à Diego-Suarez. La chance tourne cependant : son épouse meurt en couches en 1904, puis il perd son argent dans un naufrage au retour de Nosy Be.

Tout est à refaire. Le caoutchouc est devenu un matériau de première nécessité depuis que Charles Goodyear a découvert le processus de vulcanisation et que John Boyd Dunlop a inventé le pneumatique. Cherchons donc des arbres à caoutchouc...

Mais c'est de l'or que trouve Mortages, et en belle quantité. En juillet 1907, il revient en ville avec ses premiers kilos – 80,

prospectés en trois jours et demi. Quatre mois et des poussières plus tard, sa réussite est symbolisée par un événement public comme il les aime : « le samedi 30 novembre 1907 au soir, il organise avec son associé un grand banquet au Cercle français qui restera dans les annales comme celui de “la demi-tonne”. Les deux hommes célèbrent en effet l’extraction de la première demi-tonne des placers de l’Andavakoera aux côtés de “tout ce que Diego-Suarez compte de notabilités dans l’administration, l’armée, le clergé, la magistrature, le barreau, le commerce et l’industrie”. »

La force de l’imaginaire

La vie d’un aventurier est faite de hauts et de bas. Tantôt il brille au plus haut de la hiérarchie sociale, tantôt il sombre au fond d’une misère dans laquelle il redevient anonyme. C’est ainsi que se forge un mythe, quand bien même pour se renforcer il insisterait à l’excès sur les extrêmes, au risque d’en trahir l’authenticité.

C’est dans un film de John Ford, *L’homme qui tua Liberty Valance*, donc une fiction, que James Stewart prononce une

phrase que semblent avoir prise comme devise tous les directeurs de journaux à sensation : « Quand la légende dépasse la réalité, alors on publie la légende ! » (Signalons au passage que la phrase ou son équivalent ne se trouve pas dans la nouvelle de Dorothy M. Johnson dont le scénario a été adapté.)

L'imaginaire présidera donc longtemps à la biographie d'Alphonse Mortages, ainsi que le prouve son portrait fait par Mirette, cité par Alexandre Audard. Il se trompe de nom et même d'histoire :

« Tous ceux qui ont fait escale à Diego-Suarez connaissent l'histoire du patron de l'*Hôtel des Mines*. Dupuy, matelot à bord d'un paquebot, avait réuni ses économies, et emprunté à des camarades pour acheter une concession minière dans l'île. Il se lance dans l'aventure, muni des cartes, des boussoles et de l'outillage nécessaire à la prospection. De ravin en ravin, auscultant les roches, il se nourrit sommairement de cueillette et de pêche ; il devient vite hâve et squelettique. Avec sa barbe repoussante et ses haillons, c'est un "décivilisé" qui se bat contre la brousse, les moustiques, les animaux sauvages, défend âprement sa vie contre les peuplades des montagnes. Pendant cinq ans on n'entend plus parler

de lui. Son épouse, institutrice, restée avec leurs deux enfants à Diego-Suarez, n'espère plus son retour, et le croit mort. Dupuy a pourtant découvert un filon, construit une mine, et réapparaît un jour les poches pleines d'or. Il rembourse ses créanciers, mène grand train, devient la vedette. Trop confiant, il prête son argent à fonds perdus, lance des affaires qui périssent. L'or, si difficilement gagné, part rapidement en fumée. De toute sa fortune, ne reste que l'*Hôtel des Mines* qu'il a fait construire. Malheureusement, l'établissement reste presque toujours vide. Alors, reprenant sa pioche et ses tamis, il repart dans la brousse comme la première fois, s'engage dans des ravins inexplorés, court le long des torrents, explore les cavernes. La chance est encore au rendez-vous. Bientôt, il découvre une grotte aux parois tapissées d'améthystes. Sur vingt-cinq années de présence dans l'île, cet homme étrange en passe treize dans les montagnes et la forêt. Devenu malgré lui l'attraction de la ville, il finit sa vie farouche et taciturne, fuyant les curieux. »

On croitera même ailleurs, dans ce numéro de *Madagascar en livres*, la silhouette d'un Mortgages réduit à cette

image : Didier Daeninckx l'évoque dans « Au pays des 4L jaunes ».

Les exemples de la déformation abondent. Alexandre Audard nous en fournit un bel échantillon. Pour mieux rétablir les faits, après le héros lui-même : « C'est peut-être tout d'abord en réponse à ces nombreuses histoires qu'Alphonse Mortages prend la décision de rédiger ses mémoires en 1938. En effet, avec beaucoup d'humour, il conclut ses *Anecdotes et souvenirs vécus* par la critique de sa propre légende. »

Mortages aura conscience de décevoir le public : « Ce récit fait de moi un héros de la brousse presque légendaire, et j'ai presque regret d'enlever aux lecteurs qui ont lu le récit tel qu'il est écrit, tout le plaisir qu'ils durent éprouver à sa lecture. »

Mais la lecture attentive et critique des mémoires à laquelle se livre Alexandre Audard valait bien de démonter la légende. Son *Papa Volamena* est un parfait exemple de travail mené avec rigueur sur une autobiographie qui, par nature, est la version qu'une personne veut donner d'elle-même, autant que sur les différentes versions qui convergent vers un portrait bien éloigné de la réalité.

On aimerait conclure en renversant le

conseil donné plus haut: même si la légende est plus belle que la vérité, publiez la vérité !

Pierre Maury

*Papa Volamena. Mémoires d'un marin
chercheur d'or*

Alexandre Audard

Éditions Maisonneuve & Larose /

Hémisphères

290 pages + 56 pages de photos, 26 €